

Job, mon ami : promesses du bonheur et fatalite du mal [Bronislaw Baczko]

Autor(en): **Jacot, Jean-Paul**

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Traverse : Zeitschrift für Geschichte = Revue d'histoire**

Band (Jahr): **5 (1998)**

Heft 2

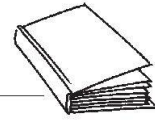
PDF erstellt am: **11.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



confection des rôles fiscaux et qui permettrait de sortir le contentieux de la compétence parlementaire.

Ce que décrit avec talent Mireille Touzery, c'est le déroulement concret de ces réformes. Ce qu'elle montre, c'est que dans l'espace si peu homogène du royaume, seuls les intendants de province pouvaient tenter de mettre en pratique les réformes. Le livre est le récit très fin des limites de l'entreprise qui repose sur la déclaration des revenus (mais quels revenus? Le capital foncier? La rente foncière? L'industrie? etc.) et sur la recherche de critères objectifs pour fixer une tarification. Les relevés cadastraux parcellaires sont trop longs, trop coûteux. Le monde d'ancien régime n'arrive pas à régionaliser le regard. Comme pour les régimes démographiques, on a le sentiment qu'il existe un régime global nourri des contrastes entre paroisses proches. L'exemple parisien analysé en détail par Mireille Touzery est-il exemplaire de l'échec d'une réforme impossible? En tout cas, il montre que la mise en place dès 1740 d'une politique de réforme cohérente, appuyée par l'établissement d'un cadastre par masse de culture, pouvait apparaître comme une réponse positive aux vœux des Lumières (rationalité du procédé, introduction d'un système progressif de l'impôt) mais qui en fait se retournait contre son promoteur par un usage non maîtrisé de l'exécrable moyenne conjointement avec une pratique tarifaire par classes. Comme le constate l'historienne: «la progressivité y fonctionne à l'envers. [...] C'est ainsi que l'on a intérêt à être riche dans une paroisse pauvre.» L'échec pour l'intendant Bertier sera synonyme de décapitation en 1789.

Le discours de Mireille Touzery a la grande qualité de ne pas faire du processus qu'elle suit la cause inévitable d'une révolution trop vite considérée comme suite logique de faits antérieurs. Elle met

en revanche l'accent sur le fait que toute l'action administrative et donc aussi celle du Roi contournait des questions essentielles touchant à la fiscalité: combien et qui.

Au nom de l'égalité stricte des individus, les Constituants proposèrent leurs réponses qui contredisent parfois nos idées sur la justice sociale: l'impôt sera pour tous, en fonction des biens réels et strictement proportionnel; il ne sera pas non plus de quotité et sera fixe afin que le pouvoir politique ne puisse entraver par l'arbitraire d'un prélèvement soudain le développement des richesses individuelles. Ainsi convergeaient l'image du nouveau citoyen avec celle du vieux contribuable.

Frédéric Sardet (Lausanne)

BRONISLAW BACZKO
JOB, MON AMI
PROMESSES DU BONHEUR ET
FATALITE DU MAL

EDITIONS GALLIMARD, COLLECTION NRF ESSAIS,
PARIS, FS 47.50

Des nombreux ouvrages récemment parus sur le XVIIIe siècle, on ne reprochera pas à celui de Bronislaw Baczko son étroitesse de vue ou une thématique trop limitée. L'auteur propose en effet un long parcours à travers les Lumières et place sous un jour spécifique les grands acteurs du siècle (Voltaire, Rousseau, Diderot, Condorcet) ainsi que des figures moins connues (Dom Calmet, Van Doelvelt, Sieyès, Rouchet, et d'autres). Ce parcours Baczko l'accomplit en suivant comme fil rouge une tension qu'il décèle partout entre «les promesses du bonheur» que semble receler l'optimisme du siècle et «la fatalité du mal» contre quoi viennent buter aussi bien que leurs prédécesseurs les philosophes, écrivains et législateurs

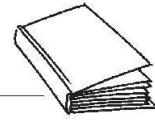
qui reconstruisent le savoir et la politique sur des bases nouvelles. D'où provient cette tension qui traverse le XVIII^e siècle jusqu'à la Révolution? D'une rupture, selon Baczko, avec la métaphysique chrétienne classique (donc avant Descartes). Celle-ci avait établi sur ces questions un modèle explicatif fort: la fatalité du mal a sa source dans la désobéissance d'Eve et d'Adam et, réservée aux hommes de bien, la promesse du bonheur ancre dans la certitude d'une vie seconde en Dieu (preuve de la bonté et de la justice de Dieu).

Les Lumières s'ouvrent donc par cette fameuse crise de la conscience dont parlait naguère Paul Hazard et qui se définit notamment par le refus du péché originel comme explication du mal et du Paradis comme promesse du bonheur. Ce refus est la marque d'une autonomisation de l'homme par rapport au paradigme dominant issu du christianisme: la raison et la liberté tendent à remplacer les dogmes de la foi. Mais privé du recours à la salvation, l'homme raisonnable n'en est que plus confronté à la présence du mal. De là les stratégies qu'il élabore pour échapper à cet inéluctable retour du mal au sein même d'un monde dont la raison découvre l'ordre rationnel, de là les nouvelles promesses du bonheur qui se créent: utopies sociales, modèles humains, législations futures.

Pour rendre compte de cette fracture, Baczko commence par analyser la trajectoire philosophique de Voltaire concernant la question du mal. Il montre comment le séisme de Lisbonne en 1755, qui fit des milliers de morts, transforme l'optimisme du philosophe, pas loin parfois de celui de Leibniz et de son meilleur des mondes possibles, en un scepticisme modéré et railleur. Voltaire, aux yeux de Bacsko, emblématise les Lumières confrontées au mal: si la nature est conforme à un mode d'organisation rationnel, si l'homme déiste

par rapport au Créateur est libéré de toute relation personnelle, alors la présence du mal fait scandale, provoque le vacillement de ces conceptions et suscite ce questionnement sur l'absurde. Cette tension ne se résout pas chez Voltaire et c'est en cela que le philosophe représente un condensé des Lumières: refus d'abdiquer devant les réponses dogmatiques de la métaphysique chrétienne et en même temps dénonciation révoltée de la présence du mal. Baczko présente ainsi le portrait d'un Voltaire résigné à accepter nos limites (on ne comprend pas tout, mais ce n'est pas une raison pour ne pas travailler), tout en montrant la portée philosophique de cette résignation: elle prévient de la fascination pour l'absolu, elle empêche le penseur de tourner à misanthrope, à l'instar du sublime Pascal.

La suite de l'ouvrage est consacrée aux réponses proposées à cette tension, réponses qui s'accompagnent d'une nouvelle lecture de la Bible et d'une critique de la conception traditionnelle de Paradis, auquel on refuse dès lors toute existence hors d'un imaginaire. Cette critique affaiblit considérablement la position chrétienne et suscite une réappropriation de la question du bonheur. Le Paradis est en quelque sorte libéré et est l'objet dès lors d'un réinvestissement fantasmatique. Fontenelle, Diderot, Montesquieu, Rousseau, pour ne citer que les plus célèbres, rompent avec une conception du mal liée au mythe biblique de l'origine. Ils désacralisent l'histoire, la vident des absolus qui l'encombrent et, pour ainsi dire, l'ouvrent au multiple, au relatif, à la liberté et à l'avenir. Et, Bacsko le souligne, le refus des idéaux chrétiens – notamment du salut – crée un sentiment de nostalgie envers un bonheur promis et suscite donc la création d'utopies nouvelles: la figure de l'autre représente un contre-modèle à la société et la politique européennes.



Toutefois, la création d'utopies n'est pas le seul recours utilisé. A une époque où, comme l'indique Bacsko, la France s'incarne dans ses grands hommes et notamment ses écrivains, J.-J. Rousseau devient, par son destin qui le conduit d'une position marginale, d'abord imposée socialement puis voulue, à sa «panthéonisation», un véritable modèle qui cristallise les espoirs et qui indique aussi une attitude morale pure de toute compromission avec le monde social. A ce titre, il est la figure opposée de Voltaire.

Les tensions qui caractérisent le XVIIIe siècle sont aussi particulièrement visibles dans les débats qui tournent autour de la politique et de la légitimité du pouvoir. De Rousseau aux Jacobins, de Sieyès à Robespierre, de Montesquieu à Condorcet, c'est bien l'aménagement d'une nouvelle idée de la *res publica* et de son organisation qui se joue. Et Bacsko décrit avec minutie les débats qui concernent le rôle du législateur, le fondement de l'autorité, les manières dont l'idée de nation doit être conçue, la représentation parlementaire et l'importance centrale du langage de l'éducation.

L'ouvrage de Bacsko, on l'aura compris, est d'une certaine manière l'antonyme du célèbre livre de Cassirer intitulé *La Philosophie des Lumières*. Plutôt que de réunir en une série de communs dénominateurs les penseurs du siècle, il montre les tensions, les désaccords, les inévitables contradictions qui ont présidé à l'émergence de la modernité. Ainsi Bacsko peint un XVIIIe siècle à l'image du destin tragique de Condorcet qui, condamné par ses anciens amis de l'Assemblée, fuit dans la clandestinité pour écrire un hymne au progrès et, une fois arrêté, meurt mystérieusement dans un cachot. C'est bien dans cette promesse du bonheur ratrappée par la fatalité du mal que se dessine le mieux le sombre éclat des Lumières.

Cette fresque passionnante et passionnée est écrite dans une langue délicieuse qu'on dirait parfois inspirée des textes que l'historien commente. Toutefois, malgré sa richesse – ou à cause d'elle – on se permettra de noter la singulière absence de Sade et d'un certain nombre d'écrivains généralement associés au libertinage. Tant il semble que ces derniers sont comme naturellement au centre de cette rencontre, si importante pour décrire le XVIIIe siècle, du bonheur et du mal.

Jean-Paul Jacot (Saint-Gall)

ANDREAS AUER (HG.)
LES ORIGINES DE LA DÉMOCRATIE DIRECTE EN SUISSE. DIE URSPRÜNGE DER SCHWEIZERISCHEN DIREKTEN DEMOKRATIE

CENTRE D'ETUDES ET DE DOCUMENTATION SUR LA DÉMOCRATIE DIRECTE, HELBING & LICHTENHAHN, BASEL 1996, 354 S., FR. 78.–

Im April 1995 führte die juristische Fakultät an der Universität Genf eine Tagung über die «Ursprünge der schweizerischen direkten Demokratie» durch, an der Juristen, Historiker und Politologen teilnahmen. Der Band vereinigt 15 Beiträge unter drei Aspekten: die vorrevolutionären Wurzeln (Landsgemeinde, Gemeindereferendum im Kanton Graubünden, Jean-Jacques Rousseau und die Genfer Demokratie, Verfassungsreferendum), Ideen und Institutionen im 19. Jahrhundert (Einführung des allgemeinen Wahlrechts im Tessin, Gesetzesveto und -referendum, Finanzreferendum, die Volksinitiativen des Kantons Zürich, eidgenössische Volksinitiative, Staatsvertragsreferendum).

Wie bei Tagungsbänden üblich, sind Ausführlichkeit und Qualität der Beiträge unterschiedlich ausgefallen, sie vermitteln ■ 171